L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 1er DECEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE 1er DECEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le Respect de la Justice.

Nous ne voulons avoir aucun démêlé avec la justice; encore moins intervenir dans ses affaires intérieures. Jamais, grâce au ciel, il ne nous est arrivé de la troubler ou d'essayer de la troubler dans l'exercice de ses augustes fonctions. C'est, à nos yeux, la chose la plus sacrée qu'il y ait au monde. Nous voudrions voir le juge, sur son siège, entouré du même prestige que le prêtre à l'autel, et nous approuvons les réglements qui forcent les magistrats européens à ne siéger qu'en robe noire ou rouge; c'est non seulement un porte respect pour la foule, mais aussi et surtout, une garantie de dignité et d'impartialité pour le juge lui-même. Du haut de son trône, surmonté presque toujours des plus redoutables emblèmes, il plane au dessus des autres hommes, au-dessus de leurs faiblesses, de leurs partis-pris, de leurs coteries, de leurs préférences, de leurs antipathies, représentant impassible de la loi, dans le sanctuaire de la justice, comme le prêtre est le représentant de la divinité, dans le temple saint.

Aussi est-ce avec tristesse que nous assistons à cette guerre d'escarmouches que se livrent entr'eux nos juges, depuis quelque temps; et cela, non dans le secret du cabinet, mais en pleine séance publique, en face d'auditoires affamés de petits et gros scandales, trop enclins à tout rabaisser, à tout rapetisser; cherchant toujours à saisir, à deviner les mobiles mesquins et égoïstes qui se cachent ou ne se cachent pas, derrière la raison légale invoquée; ne se gênant pas pour les inventer, quand ils ne les trouvent pas, et transformant ainsi, odieusement, le drame judiciaire en une indigne comédie.

Sans doute, l'humanité se retrouve partout, même dans le tribunal, avec ses faiblesses et ses infirmités. Mais, c'est le devoir des juges de dérober ces choses au public. La justice a ses faiblesses, ses entraînements, ses erreurs même. Est-ce une raison pour les étaler complaisamment aux yeux de tous? C'est à elle, plus qu'à toute autre institution, qu'incombe le devoir de laver, comme on dit, son linge sale en famille. A une époque d'extrême liberté, comme la nôtre, où l'on se moque de tout, où l'on piétine sur tout, où l'on ne respecte ni ne redoute plus rien, que deviendrons-nous, si nous perdons même le respect de la justice, par conséquent, de la Loi, la seule autorité à laquelle il reste encore un souffle de vie, puisque c'est la justice qui est chargée de la maintenir en vigueur, de la faire exécuter?

L'électricité.

Une nouvelle application de l'électricité.

Le propriétaire d'une lingerie de Lauter (Saxe) vient d'appliquer le chauffage électrique à la chauffe d'une soixantaine de fers à repasser.

Une dynamo de quarante chevaux fournit un courant à ces fers, aux moteurs des turbines, des lessiveuses, des calandres, etc.

Chaque ouvrière repasseuse peut arrêter et rétablir le courant à volonté. Le noyau des fers à repasser est formé d'une semelle d'aimants entourée de fil de platine rendu incandescent par le courant électrique.

Ce système dispense de l'emploi du combustible et évite le surchauffage de l'atelier, toujours nuisible à la santé des ouvrières.

Mort d'un homme d'Etat.

Nous avons annoncé dans nos dépêches d'hier la mort, en Bohême, d'un homme d'Etat qui eut son heure de célébrité: le comte Edouard de Taafe.

Né à Prague le 24 février 1833, le comte descendait d'une famille noble d'Irlande. Elevé au Thérésianum, il y fut l'ami de l'empereur François-Joseph, dont il devait être plus tard le serviteur le plus dévoué. En 1857, il entra au service comme secrétaire de la lieutenance de Hongrie, et fut, en 1861, nommé conseiller de la lieutenance de Bohême. De 1863 à 1867, il administra le duché de Salzbourg et la Haute-Autriche.

Appelé, le 7 mars 1867, au ministère de l'intérieur en remplacement de M. Belcredi, et élu la même année au Reichsrath par les grands propriétaires de la Bohême, il passa au ministère de la défense du pays et fut président du Conseil d'avril 1869 à janvier 1870. Après une retraite momentanée, il rentra dans le cabinet Potoski, en avril 1870, avec les deux portefeuilles de l'intérieur et de la défense, en sortit en février 1871 et devint gouverneur du Tyrol et du Vorarlberg. En février 1879, après la démission de M. Auersperg, il reprit le ministère de l'intérieur dans le cabinet Lbemayr et devint au mois d'août suivant, président du Conseil. Il eut, en cette qualité, pendant quatorze ans, à faire face à toutes les difficultés naissant de l'hétérogénéité des populations qui composent l'Autriche-Hongrie et de la situation politique de cet empire à l'égard de l'Allemagne.

Chargé de veiller au maintien ou à l'exécution de l'alliance entre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, il réclama du Reichsrath la propagation pour dix ans de la loi militaire de 1868, fixant à 800,000 hommes le chiffre de l'armée autrichienne. L'occupation de la Bosnie par l'Autriche, en exécution des stipulations du Congrès de Berlin, l'amena à défendre aux autorités politiques toute immixion dans le cas où des musulmans se convertiraient au Christianisme.

Il parut également opposé à une intervention trop active dans les affaires intérieures de la Turquie, contrairement aux vues de M. Gladstone, lors de son arrivée au pouvoir. Dans la nécessité de ménager l'élément germanique, il fit appel pendant la première période de son ministère, à des collaborateurs allemands de tendance plus ou moins libérales.

MM. Stremayn, Horst, Korb, dont il écarta peu à peu le concours, sous la pression des exigences des Hongrois et des populations slaves, il finit par être considéré par les Allemands, comme un adversaire de leur politique nationale. Sans aucun système déclaré, le comte de Taafe n'a cessé d'osciller suivant les circonstances entre les partis dont il pouvait assurer momentanément le concours à l'intérêt de l'empereur et au maintien de l'Empire.

Il a donné la devise de sa politique et de sa situation en disant familièrement dans une séance du Reichsrath, en 1892: "En somme et avant tout, il importe de vivoter."

Cependant, au mois de février 1893, il proposa après une longue élaboration, tout un programme qui a d'ailleurs excité l'opposition générale des partis et contrariée entre lesquels le gouvernement austro-hongrois est condamné à louvoyer.

Le gros événement.

La condamnation de Liebknecht est le gros événement du jour en Allemagne. Les journaux socialistes et progressistes réclament l'introduction du jury dans les procès politiques. Ils accusent les magistrats d'avoir prononcé une condamnation injuste. "Ils ont déclaré d'eux-mêmes, disent-ils, que le crime de lèsemajesté n'était pas contenu dans les paroles prononcées par le vieux leader. Et pourtant ils le condamnent! Pourquoi? Parce que parmi ses auditeurs il pouvait y avoir des gens capables de les mal interpréter. C'est le *dolus éventualis* dans ce qu'il a de plus odieux, de plus contraire au sentiment de justice."

Cette exposition des faits n'est pas tout à fait exacte. Les juges de Liebknecht l'ont condamné non pas parce qu'il avait des auditeurs socialistes, mais parce qu'il avait intentionnellement choisi des mots à double sens pour attaquer l'Empereur sans s'exposer à des poursuites. Toutefois les journaux conservateurs eux-mêmes reconnaissent que le jugement est sevère. Le *Reichsanzeiger*, organe officiel du gouvernement, a désavoué nettement les procureurs généraux. "Ces multiples procès, a-t-il dit en substance, sont de nature à augmenter l'agitation socialiste beaucoup plus qu'à la calmer. Le procès de Liebknecht, par exemple, peut le faire passer pour un martyr." Il est donc à prévoir, d'après cette note, évidemment de provenance officieuse, que la période de persécution va prendre fin. A l'heure qu'il est, une vingtaine de députés socialistes sont sous le coup de condamnations; quant aux rédacteurs en prison, ils sont si nombreux qu'il est difficile de les compter.

Liebknecht ne s'attendait pas à être condamné, mais il a accepté le verdict avec un grand calme. "Quatre mois de prison! All right!" telle est la teneur de la dépêche par laquelle il l'a annoncé à sa famille. Des journaux conservateurs ont répandu le bruit qu'il existait de graves dissentiments dans son intérieur domestique: "Mme Liebknecht, disaient-ils, est une bourgeoise et a élevé ses fils dans ses sentiments." Ces affirmations sont tout à fait inexactes. Mme Liebknecht ne le cède en rien à son mari sous le rapport des convictions socialistes.

L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND.

On mande de Vienne au *Times* que, d'après les plus récentes informations reçues à Vienne, on ne constate aucune amélioration dans l'état de santé de l'archiduc François-Ferdinand d'Este, héritier présomptif de la couronne de Halsbourg. Il paraît que l'archiduc, se conformant à l'avis de ses médecins, s'abstient rigoureusement de lire les journaux politiques; il se borne à parcourir des feuilles humoristiques françaises, allemandes, anglaises et hongroises. De même, il ne lit, en fait de livres, que des romans gais. La sollicitude des médecins s'étend même à la musique qu'on fait entendre au malade, et qui doit toujours être gaie. Les médecins, d'ailleurs, ne tarissent pas d'éloges sur leur malade qui obéit, avec la fidélité la plus scrupuleuse, à leurs ordonnances.

Encore le Troisième Terme de M. Cleveland.

Il est dit que ce malheureux parti démocrate qui se noie, qui se sent couler à fond, et à qui l'on tend, en vain, la perche pour le sauver, s'acharnera jusqu'à la fin à consommer sa perte. Il n'y a, paraît-il, pas assez de germes de division dans son sein. Il ne lui suffit pas de s'être mis à dos une partie des populations démocratiques par sa malencontreuse législation douanière, par la guerre maladroite et impopulaire qu'il a faite aux droits d'entrée; il ne lui suffit pas d'avoir semé la zizanie dans son sein par ses querelles sur la question insensée, anti-économique et anti-patriotique du bi-métallisme ou, pour parler plus franchement, du monométallisme blanc. Le voici qui revient sur le projet du troisième terme du Président Cleveland.

Il y a une tradition consacrée que tout le monde a respectée, depuis Washington, le véritable fondateur de la République. Un seul Américain, le général Grant, a essayé de l'enfreindre; on se rappelle qu'il y a misérablement échoué. Les démocrates sensés ont tous abandonné cette idée; les plus chaleureux partisans de M. Cleveland y ont renoncé eux-mêmes. Ils savent trop bien que, sur ce point, il n'y a qu'une défaite à attendre. Il y en a qui reviennent pourtant à la charge. Qui, parmi les vrais patriotes, critique le Président actuel? Personne, assurément. C'est un des meilleurs présidents qu'aient eus les Etats-Unis depuis cent ans. Son double passage aux affaires fera époque dans notre histoire, malgré tous les tracas que lui a suscités son propre parti. Mais, enfin, il a eu ses deux termes présidentiels; il lui est interdit d'en tenter un troisième.

C'est peut-être un malheur; mais c'est une nécessité. Nous sommes bien obligés d'en convenir et de nous y résigner.

Que l'on ne parle donc plus de ce malencontreux troisième terme. Assez de questions nous divisent; nous n'avons nullement besoin de ce nouveau brandon de discorde.

LE TONKIN.

Après une consciencieuse étude de six mois, de concert avec les inspecteurs des colonies en mission, dit une correspondance, le contrôleur financier du Tonkin et les ingénieurs des ponts et chaussées, amenés de France par lui, M. Rousseau vient d'expédier au ministère le budget de 1896, établi avec force détails et une rigoureuse exactitude, ainsi qu'un projet d'emprunt de 100 millions de francs.

En homme énergique et habitué à aller droit au but, le gouverneur a demandé l'autorisation de présenter lui-même aux Chambres toutes les explications désirables sur ces deux projets. Il quittera le Tonkin en même temps que cette lettre.

Les hautes fonctions que M. Rousseau a exercées et les diverses missions spéciales dont il a été chargé ont établi sa parfaite loyauté et sa compétence indiscutable dans les grandes questions d'affaires et de travaux publics.

Il possède aussi l'expérience des milieux parlementaires, puisqu'il a siégé huit années à la Chambre des Députés et qu'il vient d'être élu sénateur.

Enfin, si M. Rousseau appartient à un groupe politique, il est respecté et estimé de tous les partis, et nul ne doutera de la réalisation de projets auxquels il n'aura pas craint d'attacher son nom.

On a donc l'espoir que l'emprunt sera voté. Ce sera pour le Tonkin la liquidation définitive du passé et le commencement d'une ère nouvelle, à la condition toutefois que l'on se rende bien compte des raisons qui, depuis dix ans, nous font piétiner sur place.

La France ayant des droits à faire valoir sur le Tonkin décida d'en faire la conquête à cause des voies de pénétration en Chine qu'il nous offrait et à cause de la richesse de son sol et de son sous-sol.

Or, pendant dix ans, on ne s'est guère occupé des voies de pénétration en Chine; il n'existe que deux exploitations minières au Tonkin et bien peu a été fait pour l'agriculture.

Pourtant, depuis 1886, c'est-à-dire depuis la fin des grandes rencontres avec les troupes chinoises, la France a consenti au moins quatre cent millions de francs en faveur du Tonkin, et ces sommes énormes n'ont presque pas laissé de traces.

LES RÉFORMES MILITAIRES

On suit avec attention en Allemagne les réformes militaires annoncées par M. Cavaignac. La formation d'un nouveau corps d'armée sur la frontière de l'Est est vue naturellement avec déplaisir, mais toute tentative vers le service de deux ans est saluée avec enthousiasme. Une des grandes revues militaires allemandes prophétise la prochaine désorganisation de l'armée française. En Allemagne, le service de deux ans adopté depuis l'année dernière, grâce à la supériorité écrasante du nombre des recrues allemandes sur celui des Français, n'est pourtant considéré comme possible par ses plus chauds partisans, le général Caprivi ou le comte Waldersee, que par la création de *quatrièmes bataillons*. Ces quatrièmes bataillons sont exclusivement composés des ordonnances, des cuisiniers et des ouvriers de l'armée. Ils ont pour but d'accélérer l'instruction militaire en retranchant des trois autres bataillons tous ceux qui ne sont pas exclusivement des soldats.

Les quatrièmes bataillons ne paraissent pas avoir donné des résultats excellents, et il semble que les conservateurs, en les attaquant, préparent un retour offensif en faveur du service de trois ans.

Une fortune princière.

Huit cent quarante millions, pas un sol de moins, tel est le chiffre de la fortune de William Astor, citoyen des Etats-Unis.

Or, ce millionnaire est d'origine aveyronnaise, de pure race rouergate!

Son père habitait encore à Rodez en 1825. Il émigra alors aux Etats-Unis, où il se fit naturaliser. Mais la famille Astor compte toujours des représentants dans l'Aveyron.

Le richissime Yankee a passé ses premières années au village de Cerières, auprès d'un oncle, le vénérable abbé Astor.

Aujourd'hui, le fils unique de William Astor a vingt-cinq ans et rêve de la première patrie de son père. Il épouserait volontiers une belle et bonne Aveyronnaise.

Qu'on se le dise, mesdemoiselles: le prince Charmant est en route....

TROP D'EMPRESSEMENT.

Nous nous sommes trop hâtés, écrit le *Figaro*,—et la plupart de nos confrères ont été dans ce cas—d'accueillir le bruit de la mort subite du prince Joseph Lubomirski. Simple similitude de noms. Le prince Joseph Lubomirski, en effet, a adressé à notre Rédacteur en chef la lettre suivante:

Cher monsieur de Rodaye,

De passage à Paris, j'ouvre le *Figaro* et j'apprends ma mort! Franchement, c'est expressif.

Voulez-vous avoir la bonté de faire démentir cette nouvelle prématurée, et me permettre de saisir cette occasion pour vous serrer la main?

Prince JOSEPH LUBOMIRSKI.

P.-S.—C'est mon cousin Xavier Lubomirski qui est mort hier subitement. Je vous avoue que j'aimerais assez ne pas voir, de mon vivant, dans d'autres journaux, des articles nécrologiques sur moi, qui pourraient ne pas être aussi gracieux et aussi courtois que le vôtre.

Le prince François-Xavier Lubomirski, décédé l'autre jour, habitait fort longtemps la France. D'origine polonaise, il avait épousé une de ses compatriotes, la comtesse Dzialinska de Rabic. Il laisse un fils, M. Léon Lubomirski, qui a été appelé par dépêche de Nice, où il se trouve en villégiature.

Voyage d'études.

Le vicomte de Cuverville, délégué du ministère de l'instruction publique de France, vient d'arriver à Saint-Pétersbourg, ayant terminé son voyage d'études en Russie. Au cours de son long voyage, M. de Cuverville a notamment parcouru une partie de la Sibérie, où il a visité les travaux du chemin de fer transsibérien; il a fait une exploration de plusieurs milliers de verstes dans les steppes kirghiz et est allé dans la province d'Ouralsk pour y étudier les pêcheries. Le voyageur français rapporte une curieuse collection d'objets recueillis au cours de son exploration dans les steppes kirghis.

M. de Cuverville compte passer un mois dans la grande capitale avant de rentrer à Paris.

Prendre une Paille.

Connait-on l'origine de cette périphrase: "Prendre une paille" qui, en langage populaire, signifie s'enivrer?

Selon toute probabilité, cette expression prit naissance en Angleterre, au dix-septième siècle. A cette époque, l'ivrognerie était si répandue à Londres que ses habitants n'éprouvaient aucune honte d'avoner ce vice au grand jour. Hommes, femmes et enfants s'enivraient abominablement. La question importante pour les aubergistes était de procurer l'ivresse à bon marché. Aussi lisait-on fréquemment, aux portes des tavernes, des inscriptions aussi engageantes que celle-ci:

"Ivre, un penny; ivre-mort, deux pence; la *paille* est gratuite."

Cette "paille" était le lit sommaire que le débitant mettait à la disposition des ivrognes qui roulaient sous la table.

De là serait venue l'expression pittoresque dont nous parlons plus haut "Prendre une paille", s'enivrer à ne plus pouvoir se tenir debout.

LES MELODIES PREFEREES —DE— Mme CARVALHO.

C'est devenu une sorte de lieu commun de proclamer qu'il n'est pas de plus périssable gloire que la gloire de la scène, puisque de celles et de ceux qui y triomphèrent avec le plus d'éclat rien ne survit, après leur mort, qu'une image, un souvenir, et peut-être aussi quelque fragile tradition d'art où s'entretiendra, visible encore pour deux ou trois générations, la petite flamme du génie disparu.

C'est peu, en effet (bien qu'au fond la célébrité posthume d'un bon professeur, d'un prédicateur à la mode ou d'un médecin "très demandé" ne soit pas beaucoup plus consistante que celle-là). Raison de plus pour ne rien négliger de ce qui peut assurer quelque durée, au-delà de la vie, à ces triomphes éphémères, et en fixer le souvenir.

De là l'idée du document artistique de forme nouvelle, que l'éditeur Choudens vient de dédier à la mémoire d'une grande cantatrice récemment disparue, Mme Miolan-Carvalho, dont il serait trop injuste que le nom ne fût pas préservé de l'oubli.

L'image évoque les traits de l'artiste qui n'est plus; la brochure en le dictionnaire racontent sa vie; mais comment rappeler et exprimer, en quelque sorte, d'une façon sensible, le rêve d'art qu'une cantatrice incarna?

M. Choudens l'a essayé—et d'une façon assez neuve; en réunissant dans un album les vingt-cinq mélodies *préférées* de Mme Miolan-Carvalho, c'est-à-dire le petit nombre de pièces choisies où cette délicieuse âme de musicienne s'exhala, se répandit, pour ainsi dire, avec le plus de plaisir.... et de perfection.

L'Album de chant édité par lui contient trois morceaux de Mozart, empruntés aux *Noces de Figaro*, à *Don Juan* et à la *Flûte enchantée*; quatre pièces de Gounod tirées de *Roméo et Juliette*, *Mireille*, *Philémon et Baucis* et *Marguerite*, et dix-huit mélodies dédiées de Haydn, Saint-Saëns, Bizet, Gounod, Reyer, Victor Massé, Benjamin Godard, Paladilhe, Ernest Guiraud, Offenbach, Barthe et Stradella.

En outre, la série des vingt-cinq mélodies est précédée de sept autographes signés, sur lesquels pourra s'exercer le génie des graphologues spéciaux—car l'écriture musicale a peut-être, elle aussi, une physionomie propre, où se décèlent les traits essentiels du génie de l'écrivain ces autographes sont:

Une mélodie de Ch. Gounod, *Au Printemps*; un fragment d'orchestre, de Bizet; une Sérénade de Saint Saëns; un fragment d'un *O salutaris* de Reyer; deux fragments d'orchestre de *Fort d'Atuz* de Victor Massé, et d'une marche religieuse d'Offenbach, composée pour le fameux drame de *la Haine*, de Victorien Sardou, et une mélodie de Benjamin Godard, *Ce que j'aime*.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES.

Un dîner au Château de Windsor.

Le Musée de la Princesse Maud.

Presse Associée.

Londres, 30 novembre.

Au château de Windsor une brillante assistance a pris part à un dîner offert par la Reine jeudi dernier à l'occasion des fiançailles de la Princesse Maud, autrement appelée Harry de Galles, avec son cousin le prince Charles de Danemark, second fils du prince héritier et lieutenant de marine.

La princesse de Galles et la princesse Maud se sont rendues de Sandringham à Windsor par train spécial. Le prince de Galles les a rencontrées au château. La reine n'avait pas vu la princesse Maud depuis son engagement; aussi a-t-elle exprimé le plus grand plaisir de la visite de sa populaire petite fille pour qui elle a une grande affection.

La princesse Maud possède une collection, qui est presque un musée, formée par elle-même. Presque tous les objets qui la composent sont en ivoire, pour lequel elle éprouve un penchant prononcé. Les deux "numéros" dont elle est le plus fier sont les défenses des éléphants tués dans l'Inde par son père et par son oncle, le duc de Connaught.

L'empereur de Russie, son cousin, lui a envoyé dernièrement des défenses de sangliers tués par lui.

Les chasseurs de la famille augmentent constamment la collection d'ivoires de la princesse, qui comprend déjà des dents de morses, de lions, de requins, de phoques, de crocodiles, etc., ainsi que de magnifiques spécimens d'ivoire sculpté dans l'Inde.

Le mariage de la princesse Maud et du prince Charles aura lieu, pense-t-on, au mois de juin prochain. Il sera célébré à Londres en grande pompe.

LETTRE de CONSTANTINOPLE

LA RECULADE DE L'ANGLETERRE.

Abd-Ul-Hamid soutenu par les Puissances dissidentes

Les Intrigues des Fonctionnaires du Palais.

Ils excitent le Fanatisme des Turcs.

LE DÉSACCORD DES PUISSANCES.

Longue Entrevue entre Sir Philip Currie et le Sultan.

LA SITUATION ACTUELLE N'EST QU'UNE ACCALMIE.

Presse Associée.

Constantinople, 29 novembre, par voie de Sofia, Bulgarie 30 novembre—

Après les chaudes discussions d'hier, l'ambassadeur d'Angleterre, Sir Philip Currie, a reculé, et le sultan triomphe, en même temps que ses conseillers du Palais: le navire de guerre anglais Dryad, envoyé de la baie de Salonique par l'amiral Sir Michael Culme-Seymour, commandant de l'escadre britannique de la Méditerranée, à la requête de l'ambassadeur, qui avait reçu mardi dernier du ministre des affaires étrangères de Turquie l'assurance de la promulgation des firmans accordant le passage des Dardanelles aux navires de guerre additionnels demandés par quatre Puissances ayant reçu l'ordre de revenir à son point de départ.

Le corps diplomatique (!) ne s'attendait pas à une telle "dénonciation" de la situation, qui a pris le plus dangereux aspect, et l'opinion générale est que les Puissances (!) ont été placées dans une position quelque peu ridicule.

Malgré les menaces répétées de forcer le passage des Dardanelles, le sultan a refusé l'entrée du Bosphore aux nouveaux navires.

On fait semble clairement prouver qu'Abd Ul Hamid et ses conseillers étaient bien informés en persistant à refuser de faire droit aux demandes de l'Angleterre, de la Russie, de l'Italie et de l'Autriche, et qu'ils avaient raison d'agir ainsi, attendu que le prétendu accord des Puissances n'est pas aussi complet qu'on l'a si souvent annoncé officiellement et que les Puissances dissidentes soutiennent le Sultan dans l'attitude qu'il a prise.

Said Pacha a réussi hier à décider l'ambassadeur d'Angleterre à soumettre à son gouvernement la question de l'envoi du Dryad. La réponse a un peu tardé, et ce délai a permis à la rumeur du désir du gouvernement anglais de ne rien faire qui puisse apporter des obstacles aux efforts du sultan pour rétablir l'ordre et procéder aux réformes administratives demandées par les Puissances, de se répandre dans les cercles officiels turcs, et, qu'en conséquence et en vue des fortes objections d'Abd-Ul-Hamid à l'envoi de nouveaux navires de guerre dans le Bosphore, la demande des quatre Puissances ne serait pas maintenue au point de forcer le passage des Dardanelles.

Ceci est l'aspect extérieur du rappel du Dryad, mais il n'en est pas moins établi que les fonctionnaires du Palais excitent, depuis quelque temps, les populations musulmanes de Constantinople en déclarant que l'envoi de nouveaux navires de guerre dans le Bosphore demandé par quatre Puissances ne signifie rien moins qu'une démonstration navale devant Constantinople et une insulte au Sultan et aux mahométans du monde entier.

Ces insinuations ont graduellement enflammé le fanatisme des Turcs, et un soulèvement sérieux se préparait à l'instigation des fonctionnaires du Palais.

Les ambassades ont été tenues parfaitement au courant de ce qui se passait, et c'est probablement parce que le gouvernement anglais pensait que l'arrivée de nouveaux navires de guerre dans le Bosphore serait le le signal d'un soulèvement contre les étrangers et les chrétiens, qu'il a donné à Sir Philip Currie l'instruction de renvoyer le Dryad à Salonique.

Mais on prétend dans les cercles diplomatiques que l'incident n'est pas terminé, que ce n'est qu'une retraite momentanée, et qu'à un moment plus opportun, les Puissances (!) insisteront sur l'exercice des droits que leur accordent les traités au point de vue de l'envoi de navires de guerre additionnels pour la protection de leurs ambassades.

Même s'il en est ainsi, le fait semble montrer que le Sultan et ses conseillers ont une fois de plus triomphé des représentants des Puissances, malgré l'annonce d'un accord parfait au sujet des mesures à prendre contre la Turquie.

Une autre caractéristique de l'affaire, qu'on ne perd pas de vue à Constantinople, est que le retour du Dryad à Salonique signifie peut être la rupture du concert européen, et que la jalousie des Puissances a été trop forte pour permettre une action conjointe en orient, même en face des massacres, des incendies, de la famine annoncés journellement de la Turquie d'Asie en ces temps derniers.

En explication de la reculade des Puissances (?) on fait remarquer qu'après avoir reçu la réponse de son message à lord Salisbury, Sir Philip Currie a demandé une audience au Sultan, au Yildiz Kiosk, et il est resté plus de deux heures et demie en conférence avec le souverain.

Ils ont passé en revue la situation. Le Sultan a de nouveau appelé l'attention de l'ambassadeur sur les efforts faits pour rétablir l'ordre en Asie Mineure et a offert de prouver que l'œuvre de réformes a commencé autant que les circonstances le permettaient.

Il a promis que tout serait tenté pour réprimer les émeutes de Syrie, sans effusion de sang inutile, et il a enfin fait allusion au danger d'un soulèvement à Constantinople et en d'autres villes, s'il était humilié au point de voir sa puissance et son autorité diminuées aux yeux des musulmans.

Sir Philip a discuté les arguments du Sultan, conformes à ceux de Said Pacha et des autres ministres, et a finalement dit qu'il allait donner l'ordre d'arrêter temporairement le Dryad.

Mais il a expressément fait comprendre au sultan que toute émeute à Constantinople menaçant la vie des étrangers serait le signal de la mise en vigueur des droits qu'accordent les traités au sujet de navires de guerre additionnels, même si l'Angleterre devait agir seule en l'occasion.

L'état des affaires semble en rester là pour le moment, mais personne ne croit qu'il n'est autre chose qu'un moment de calme dans la tempête causée par les picoteries entre les Puissances, autant que par la crainte de préciptiter un soulèvement à Constantinople ou une guerre religieuse qui pourrait embrasser toute l'étendue de l'empire turc, et même se répandre au dehors.

(Il ressort de cette dépêche que l'Angleterre vient d'éprouver un nouvel échec diplomatique.

Elle a beau dire que la dignité des Puissances est atteinte, c'est elle seule qui, voulant reconquérir un prestige perdu lors du traité mettant fin à la guerre Sino-Japonaise, a été humiliée.

Le sultan n'a pas agi à la légère, et il n'a résisté si fermement aux grands cris et aux menaces de Sir Philip Currie que parce qu'il se sait soutenu par des hommes d'Etat qui poursuivent l'anéantissement de la puissance de la rapace Angleterre. Note du Traducteur).

Le Départ des Princes de Battenberg et de Schleswig-Holstein

L'inquiétude de la Reine les Rend Ridicules.

Presse Associée.

Londres, 30 novembre—L'inquiétude que cause à la Reine Victoria le départ du prince Henri de Battenberg, mari de sa plus jeune fille, la princesse Béatrice, et du prince Christian Victor de Schleswig-Holstein, fils aîné de la deuxième fille de Sa Majesté, la princesse Hélène de Schleswig Holstein, qui vont prendre part au pique-nique des Ashantis, comme on appelle à Londres l'expédition à Coomassie, les rend ridicules.

Après le départ du steamship Batenshurt pour la côte d'Afrique, samedi dernier de Liverpool, avec le prince Christian à bord, les directeurs ont reçu du château de Windsor un télégramme demandant les dernières nouvelles du prince.

La réponse a été ainsi: le pilote a quitté tout le monde bien à Holly Head; le prince Christian était de bonne humeur. Depuis qu'il a été décidé que le prince Henri de Battenberg, un personnage très impopulaire entre parenthèses, prendrait part au pique-nique, l'excitation a augmenté considérablement dans la famille royale.

Le ministre des colonies, le très honorable Joseph Chamberlain, et le lieutenant-général Sir Redvers Buller, commandant en chef des troupes de l'expédition ont reçu l'invitation inattendue de dîner mercredi dernier à Windsor. On rapporte que les dangers que les princes encourraient des fièvres ou des balles des natifs, ont été l'objet de la conversation. D'après les rumeurs, Sa Majesté reçut l'assurance que les princes Henri et Christian reviendraient forts et bien portants.

L'expédition, principalement par la part qu'y prend le prince Henri de Battenberg, est discutée de tous côtés.

Le prince a le titre de gouverneur de l'île de Wight et le grade de colonel, ce qui lui donne le droit de commander en second les troupes de l'expédition. Toutefois, on estime qu'il sera attaché au corps à un titre spécial.

Les méchantes langues disent que le prince Henri espérait que son offre de prendre part à l'expédition ne serait jamais acceptée, et qu'il est navré d'avoir offert ses services.

La production du tabac en Allemagne.

Presse Associée.

Washington, 30 novembre — D'après un rapport du consul des Etats-Unis à Annaberg, M. Stephen, l'étendue des terrains cultivés en tabac est cette année de 52,293 acres: 8966 acres de plus qu'en 1894.

Exposition à Cardiff

Presse Associée.

Washington, 30 novembre—A partir du premier mai prochain sera ouverte pour une durée de six mois une exposition des beaux-arts et des progrès dans l'art naval à Cardiff, Pays de Galles.

La reine Victoria est la Présidente et le comte de Dunraven un des principaux directeurs.

Une des curiosités de l'exposition sera un simulacre de bataille navale sur un lac artificiel.

Les progrès de la Marine Marchande de l'Allemagne.

Presse Associée.

Washington,, 30 novembre—Le consul des Etats Unis à Annenberg, M. Stephen, envoie au gouvernement de Washington quelques informations sur les marines marchandes de l'Angleterre et de l'Allemagne, pour démontrer que cette dernière puissance pousse fermement le développement de cette adjonction importante au commerce, et devient un formidable concurrent pour la première.

Le consul montre que les navires de petit tonnage font rapidement place aux grands navires. Si la Grande-Bretagne a aujourd'hui huit fois plus de navires que l'Allemagne, ceux de celle-ci sont d'un tonnage beaucoup plus important.

Si le nombre des navires anglais a augmenté de 54,1 pour cent en treize ans, le tonnage a seulement doublé, tandis qu'en Allemagne le nombre a seulement doublé mais le tonnage a quadruplé.

Naufragés recueillis en mer.

Presse Associée.

Plymouth, Angleterre, 30 novembre.—Le steamer anglais Rosemorran commandé par le capitaine Notman, parti le 6 novembre de Norfolk pour Leith, est arrivé à Plymouth et a débarqué le capitaine et treize hommes de l'équipage du voilier américain Belle O'Brian sombré à cent trente milles nord-nord-ouest de Karry Head, comme l'a déjà annoncé la Presse Associée.

Six autres membres de l'équipage sont arrivés à Karry Head le lendemain du naufrage après avoir souffert beaucoup de la faim et de la soif.

Le Président Diaz interdit le combat des taureaux.

Presse Associée.

Mexico, 30 novembre.

CONFIRMÉE au palais du gouvernement, la nouvelle s'est répandue aujourd'hui d'un décret du président Porfirio Diaz pour l'interdiction des combats de taureaux dans les districts fédéraux, pour une période indéterminée.

Cette mesure a été causée par les désordres de dimanche dernier à Bucarelli, quand les spectateurs, furieux de voir les taureaux refuser de combattre, ont montré leur mécontentement en démolissant les tribunes.

Ponciano Diaz, le "Roi des combats de taureaux," a été condamné par le conseil municipal à une amende de $500, pour avoir donné une mauvaise représentation.

Tous les préparatifs de combats de dimanche prochain étaient terminés, mais ils n'auront pas lieu.

La tempête en Russie.

Cinq Cents Victimes.

Presse Associée.

Berlin, 30 novembre.—Une dépêche d'Odessa à la *Gazette de Cologne* dit que cinq cents personnes environ ont été victimes des tempêtes qui ont sévi dans ce district de la Russie. Dans presque tous les cas les victimes ont été noyées ou sont mortes de froid. La plus grande détresse règne dans toute la contrée sur laquelle l'ouragan s'est abattu.

Duel entre députés français.

Presse Associée.

Paris, 30 novembre—Un duel a eu lieu ce matin aux environs de Paris entre deux membres de la Chambre des Députés: le baron Boissy d'Anglas et le vicomte Melchior de Vogüé, également membre de l'Académie française. Ce dernier a été blessé à la lèvre.

Le duel a été décidé à la suite d'une controverse en matière politique.

NOUVELLES AMERICAINES.

Les Causes et les Conséquences d'un Duel.

Presse Associée.

Chicago, 30 novembre—La blessure que Paul Topper Wilkes a reçue dans un duel à sensation avec M. McVeigh, le 12 novembre dernier à Fort Lee, sur les rives de l'Hudson, a été passée provisoirement par un chirurgien hier soir à l'Auditorium. Wilkes est parti peu de temps après pour le Kentucky.

Il est arrivé à Chicago le jour de la fête d'actions de grâces, mais ses amis ont tenu secrète sa résidence. On ne connaît pas l'endroit où il se rend dans le Kentucky. Il habitera chez des amis dans quelque endroit de la campagne jusqu'au moment où les complications causées par le duel seront réglées.

La blessure de M. Wilkes ne s'est pas guérie rapidement et le chirurgien a dû donner hier soir un coup de lancette.

Par suite du fait que les blessures de son adversaire ont pris un caractère dangereux et que les médecins craignent un empoisonnement du sang, les amis de M. Wilkes ont caché avec un grand soin sa présence à Chicago où il est très connu.

Ce fameux duel, qui a eu lieu dans un jardin du voisinage de Fort Lee, il y a dix-sept jours, est le résultat d'une querelle au café de l'hôtel Astor, dans la soirée du 12 novembre.

L'origine de cette querelle n'était pas connue, et M. Wilkes n'avait rien dit avant hier soir.

Je dînais avec M. McVeigh au restaurant Astor, a-t-il dit, et MM. Frank Butler et Robert Ratcliffe Owens se trouvaient avec nous.

Au cours de la conversation, M. McVeigh a fait une remarque sur une certaine personne que je croyais avoir le droit de défendre. La discussion s'est échauffée et, si je me rappelle bien, j'ai traité M. McVeigh de lâche et de mauvais chien.

Il n'y avait évidemment qu'un seul moyen de régler l'affaire, et le dîner a été immédiatement interrompu.

M. McVeigh m'a prévenu qu'il enverrait un ami porteur d'un cartel.

Il a été convenu que cet ami me trouverait au café de l'hôtel Hoffmann. M. Owens, le cousin de M. McVeigh, m'a rencontré à l'heure dite.

Je me suis